

Faut-il réinventer l'amour ?

Conférence prononcée par Florence Ehnuel au Centre Culturel du Hâ 32

le 14 décembre 2006

dans le cadre du cycle « hommes/femmes, couples, familles »

Pour ouvrir la discussion sur notre sujet, je préfère vous raconter une histoire. Et puisque c'est l'histoire que je connais le mieux, je vais me permettre de vous raconter mon histoire, plus ou moins celle que je raconte dans mon livre. Non pas qu'elle soit extraordinaire, pas du tout, mais tout le contraire : justement parce qu'elle est banale. Dans l'espoir donc que ce sera aussi par moments la vôtre. Ou qu'elle fera écho à la vôtre et que nous pourrions échanger ensuite sur le mode qui vous conviendra.

Ce que je voudrais vous raconter, donc, c'est pourquoi j'ai voulu, quant à moi, non pas réinventer l'amour mais, beaucoup plus modestement, y réfléchir à nouveau et interroger quelques unes de mes évidences.

Je voudrais vous raconter trois choses extraordinaires qui me sont arrivées.

Une première chose extraordinaire, un premier branle-bas de combat : j'étais une fillette et puis peu à peu, il y a plusieurs décennies, je suis devenue une adolescente, et une jeune fille. Plus encore que lorsque j'étais une fillette, je me suis mise à regarder les garçons. Mais à les regarder plus intensément, à les regarder avec une idée de derrière la tête. Je sentais là un enjeu fort, j'avais un sentiment de quête comme si j'avais vraiment quelque chose à leur demander. C'était presque une question de

salut. Comme si j'attendais de l'un d'eux quelque chose d'essentiel qui ne m'avait pas encore été donné.

Et donc, plus ou moins clairement, je me posais au sujet de chaque garçon, ou presque, une question assez précise : est-ce que c'est lui ? Comme si j'en cherchais un particulièrement. Il y avait cette idée qu'il y en aurait un sur lequel je m'arrêteraï. Un qui me callerait dans cette quête. Une fois que je l'aurais rencontré, je ne chercherais plus personne d'autre.

Je n'avais pas lu pourtant *le Banquet* de Platon, mais si je l'avais connu, je l'aurais très bien compris. Qu'est-ce que j'aurais lu dans ce texte, *le Banquet*, de Platon ? D'abord l'histoire de gens qui, comme nous ce soir, se réunissent pour parler de l'amour et pour manger. Et parmi eux, Aristophane : Aristophane est un auteur de comédies, qui se trouve être parmi les convives du Banquet. Et lui, choisit d'en raconter l'origine, à travers un mythe. Il raconte qu'à l'origine les êtres humains étaient des boules, bien rondes, qui se déplaçaient en faisant la roue. Certaines étaient mâles, d'autres femelles, d'autres androgynes. Il nous propose d'imaginer l'aplomb, l'agilité dont nous étions dotés à l'origine lorsque nous étions ces boules. Nous étions costauds, nous étions solides, véloes, nous connaissions et nous sentions notre origine céleste et y participions dans le moindre de nos déplacements.

Ils se déplaçaient, en adoptant une station droite comme maintenant, dans une direction qu'ils désiraient ; et, quand ils se mettaient à courir vite, ils faisaient comme les acrobates qui font la culbute en soulevant leurs jambes du sol pour opérer une révolution avant de les ramener à la verticale ; comme à ce moment-là ils prenaient appui sur huit membres, ils avançaient vite en faisant la roue.

La raison qui explique pourquoi il y avait ces trois catégories et pourquoi elles étaient telles que je viens de le dire, c'est que, au point de départ, le mâle était un rejeton du soleil, la femelle un rejeton de la terre, et le genre qui participait de l'un et de l'autre un rejeton de la lune, car la lune participe des deux. Et si justement l'un eux-mêmes et leur démarche avaient à voir avec le cercle, c'est qu'ils ressemblaient à leur parent.¹

¹ Platon, *Le Banquet*, 190ab. Edition Garnier-Flammarion, 2001, traduction Luc Brisson, p.115.

Mais nous étions si forts, que nous sommes devenus orgueilleux. Et les dieux ont fini par s'inquiéter de cette suffisance. Alors ils ont trouvé le moyen de la réduire en coupant en deux les boules humaines par le milieu.

Après s'être fatigué à réfléchir, Zeus déclara : « Il me semble, dit-il, que je tiens un moyen pour que, tout à la fois, les êtres humains continuent d'exister et que, devenus plus faibles, ils mettent un terme à leur conduite déplorable. En effet, dit-il, je vais sur le champ le couper en deux ; en même temps qu'ils seront plus faibles, ils nous rapporteront davantage, puisque leur nombre sera plus grand. Et ils marcheront en position verticale sur eux jambes ; mais, s'ils font encore preuve d'impudence, et s'ils ne veulent pas rester tranquilles, alors, poursuivit-il, je les couperai en deux encore une fois, de sorte qu'ils déambuleront sur une seule jambe à cloche pied. » Cela dit, il coupa les hommes en deux ou comme on coupe les oeufs avec un crin.²

Alors chaque moitié, chaque « morceau », est une âme en peine, malheureuse, elle erre, elle cherche son autre moitié

Quand donc l'être humain eut été dédoublé par cette coupure, chaque morceau, regrettant sa moitié, tentait de s'unir de nouveau à elle. Et, passant leurs bras autour l'un de l'autre, ils s'enlaçaient mutuellement, parce qu'ils désiraient se confondre en un même être (...).³

et ces moitiés avaient bien raison de chercher ces unions, ce n'était pas un leurre, parce qu'en effet dès qu'elles se trouvaient, elles connaissaient des plaisirs à la hauteur de leur attente, un vrai bonheur, une sérénité inégalée. Ils étaient totalement guéris de leur blessure.

Or moi, à 16 ans, à 17 ans, je n'avais pas trop lu Platon, mais j'aurais pu le faire, et j'aurais compris tout de suite cette histoire de la moitié à trouver pour se sentir enfin complet.

Je cherchais plus ou moins partout et je cherchais plus ou moins constamment. Je n'y pensais pas absolument tout le temps, ce serait exagéré de le dire, et pourtant non ce ne serait pas exagéré. Ah, mais alors, exagéré ou pas exagéré ? Eh bien exagéré si l'on parle d'une pensée consciente, explicite, qui ne laisse la place à aucune autre pensée, car je

² *ibid.*, 190cd, p.116.

³ *ibid.*, 191a, p.116-7.

faisais aussi mes études, j'avais des amis, je voyageais, j'avais à cœur de me cultiver (mais bien sûr je ne faisais aucun sport puisque j'étais une intellectuelle). Mais ce ne serait pas exagéré si l'on parle d'une musique de fond, d'une toile de fond, d'une pensée latente, prompte à resurgir, confuse mais pourtant toujours prête à prendre le devant de la scène. Je faisais des études, oui, mais toujours en regardant bien si quelque étudiant autour de moi ne pourrait pas me convenir. Je voyageais, d'accord, en Italie, en particulier, mais avec toujours un œil orienté vers les rencontres. Aucun voyage ne me semblait si passionnant que si j'y avais rencontré quelque garçon. Le séjour devenait alors lumineux et me laissait un souvenir inoubliable. Je me cultivais, c'est certain, mais avec une envie de partage, presque comme si en plus du diplôme que j'ambitionnais, je faisais provision d'arguments de séduction ou de sujets de conversation. Donc l'amour était toujours là. Est-ce que c'était le but ultime ? Est-ce que tout le reste n'était que faux prétexte pour ne pas trop montrer que l'amour était ma seule quête ? Je laisse la question ouverte : je dirais juste que l'amour était le but suprême parce que je sentais confusément qu'il était la condition de tout autre but.

Il y a un texte philosophique qui parle de cet état amoureux latent et prégnant : d'un philosophe actuel, qui s'appelle Jean-Luc Marion et qui, dans un livre récent sur l'amour, *le phénomène érotique*, parle de cet état d'ouverture, d'alerte, de vigilance qui m'habite quand je suis disponible à la rencontre :

Ce qui se décide, lorsque je consens à devenir amoureux et que je le deviens de mon plein gré, ne se résume pas en une simple émotion subjective, individuelle et pré-réflexive. Ce qui se décide alors va m'envahir d'une tonalité affective puissante, profonde, durable, qui peu à peu, ou au contraire très brutalement, va contaminer la totalité de ma vie intime, non seulement sentimentale, mais aussi intellectuelle, non seulement consciente, mais inconsciente. Mieux : plus intérieure à moi que le plus intime, cette tonalité va surdéterminer toutes mes apparentes décisions, toutes mes argumentations publiques et tous mes débats privés ; elle va ruiner les logiques les plus limpides et les intérêts les moins discutables ; elle va me conduire éventuellement aux choix sociaux et relationnels les plus

extrêmes , me pousser aux éclats les plus risqués ou aux compromis les plus suspects. Il va s'agir en elle, pendant des mois, des années, à jamais peut-être, d'un horizon englobant toutes mes décisions et toutes mes pensées.⁴

Il y a des périodes de ma vie où je suis dans cette décision, ou ce consentement, cette orientation majeure de mon désir. Une sorte d'état érotique général. Et ça m'intéresse de penser avec JL Marion, que pour que cet état de furetage amoureux s'installe, il ne suffit pas que j'aie un corps pubère, cela ne va pas entièrement de soi, ce n'est ni automatique ni entièrement naturel. Il y faut cette forme de consentement, et de décision dont il parle.

En réfléchissant à cette période, je me demande maintenant si nous ne sommes jamais plus présents aux autres, au monde, à nous-mêmes, à notre corps, à la vie en nous, que lorsque nous sommes dans cet état érotique général et diffus. Je me demande même dans quelle mesure notre rapport à nous-mêmes et à l'extérieur de nous-mêmes existe pleinement s'il n'est pas érotique. Je me demande s'il peut y avoir véritable désir s'il n'y a pas une forme d'érotisme ? Est-ce qu'il nous arrive quelque chose si cet événement n'est pas au fond ou par quelque manière érotique ? et je pense là à des pages de Michel Serres que j'ai envie de vous lire pour assurer mon propos mais aussi pour le plaisir : il commence dans ce texte par une description de la part considérable, et incroyablement variée que « l'amour » et la « sexualité » (termes peut-être anthropomorphiques ou peut-être pas), occupent dans le règne du vivant.

Tout est amour

(...)

Oui, le désir nous aiguillonne comme tout autre vif, nous attire, nous pousse et nous fait découvrir, derrière nos niches quotidiennes et les pays que nous habitons, un paysage original, jardin, paradis, enfer, aux rares joies furtives, aux tristesses durables, une carte du Tendre environné des parages du Très-Dur, dans l'espace-temps duquel tous les vivants s'acharnent parce qu'en dépendent leur chair, leur vie, leur mort, leur heur. La flèche du vouloir-vivre de l'espèce traverse l'existence individuelle, se fiche à jamais dans le cœur et le brise. Mieux, il nous paraît, l'âge venu, que notre temps d'existence n'a jamais dépendu que des événements de ce paysage du Tendre et du Rude qui

⁴ Jean-Luc Marion, *Le phénomène érotique*, Grasset, 2003. p.152.

recourent tous les phénomènes ordinaires et se superpose à la carte du monde. Voilà donc un comportement permanent dont la règle assujettit tous les vivants, pourtant variables, originaux et singuliers ; voici la loi universelle : tout est Amour.⁵

En philosophe très vivant et toujours en marche vers la jeunesse qu'il est, très amoureux du savoir et du monde aussi, il nous témoigne que l'histoire de ses amours est finalement l'histoire de sa vie, sa structure profonde, le plus résistant, le plus solide (le plus tragique aussi).

Comment se passait cette quête adolescente que je vous décris depuis un moment. Je la trouve assez bien décrite dans les pages de JL Marion qui suivent celle que je vous ai lues : il décrit la manière dont ma disponibilité à l'amour se pose sur telle ou telle personne, s'y arrête un moment, quelquefois se passionne et puis se déçoit et comment alors souvent l'amour se change en haine et en déception. Et c'est bien ce que je vivais dans ces années-là : j'étais toujours plus ou moins proche de m'emballer, de me faire croire que j'avais trouvé, tellement je le souhaitais, tellement j'étais impatiente. Et puis j'étais souvent déçue. Alors je tombais de haut. L'amour n'avait pas pris. Il y avait toujours quelque chose qui ne marchait pas bien. Il y avait des déceptions cruelles, des découragements profonds, de véritables crises de solitudes. Mais à peine remise, je cherchais à nouveau. Quand même.

Or qu'est-ce que je cherchais exactement ? Qu'est-ce que j'attendais ? Je cherchais plutôt un garçon brun, mais une fois où un jeune homme blond s'était présenté, je n'avais pas dit non. Je cherchais un jeune homme mince, mais je n'avais pas pu résister aux ardeurs d'un jeune homme dodu (heureusement quand même il avait maigri pour moi !).

⁵ Michel Serres, *En amour sommes-nous des bêtes*, coll. « les petites pommes du savoir », Le Pommier, 2002. p.19-20.

Alors qu'est-ce que je cherchais ? Quelle était cette quête ? Elle était prégnante, elle était tenace, elle était profonde, et pourtant elle était confuse, je ne savais pas ce que je cherchais, mais j'avais mille occasions de constater à quel point je cherchais. C'est certainement d'ailleurs une des premières choses que je ressens de l'amour : une force qui ne veut rien entendre, dont je ne sais pas vraiment ce qu'elle me promet, une énergie qui me porte, qui me transporte, qui m'obsède même parfois, mais que je ne peux pas trop définir ni expliquer rationnellement. Cette indétermination de l'amour, Aristophane en parle très bien : c'est tellement fort, c'est tellement une totalité, c'est tellement une condition de tout le reste que justement je ne sais pas ce que c'est.

Et ces hommes qui passent toute leur vie l'un avec l'autre ne sauraient même pas dire ce qu'ils attendent l'un de l'autre. Nul ne pourrait croire que ce serait la simple jouissance que procure l'union sexuelle, dans l'idée que c'est là, en fin de compte, le motif du plaisir et du grand empressément que chacun prend à vivre avec l'autre. C'est à l'évidence une autre chose que souhaite l'âme, quelque chose qu'elle est incapable d'exprimer.⁶

Donc je ne savais pas très bien ce que je cherchais mais il me semblait que la vie ne pourrait pas commencer sans ce préalable, sans cette assise, sans cet apaisement de ne plus me vivre comme une cicatrice ambulante. Et en même temps je ne savais pas trop pourquoi je ressentais les choses comme ça.

Ce qui est sûr c'est que je ressentais un manque sourd, lancinant. Des moments fréquents de mélancolie, de déprime. Un manque qu'on pourrait appeler errance, solitude, dérégulation. La solitude me tenaillait, j'avais l'impression qu'il ne se passait jamais quelque chose de vraiment décisif dans ma vie, et de vraiment comblant. Comme si j'étais construite autour d'un manque. Comme si le manque était mon secret. Comme si même le manque était mon essence. Comme si je n'avais rien de plus

⁶ Platon, *op.cit.*, 192cd, p.119.

personnel même que ce manque, comme si peut-être parler de moi aurait été parler de ce manque. Comment dire ce manque ? dont je n'ai pas encore résolu s'il est psychologique (s'il me vient de mon histoire) ou universel. Le sentiment douloureux qu'être debout est une situation toujours incertaine et précaire.

Certaines choses apaisaient le manque parfois. Des compliments de la part de mes professeurs, de bonnes notes, des plaisirs divers, des cigarettes, des projets, la visite d'une exposition, des moments de relation, d'échanges amicaux. Un beau moment de réflexion. Mais ça n'apaisait pas le manque suffisamment. Et je pensais que ce qui l'apaiserait définitivement, ce serait non pas une activité, ni un objet de consommation intellectuel ou autre, mais une personne (c'est extraordinaire ce qu'une personne peut pour une autre personne, c'est extraordinaire ce que la présence de l'autre a d'effets dans notre assise, dans notre façon de nous sentir). Mais plus encore qu'une simple personne, je cherchais un homme, un amant. J'en attendais quoi alors de cet amant ? Eh bien ! c'est très simple finalement, j'en attendais tout puisque j'en attendais la fin du manque. Avec l'âme sœur, je connaîtrais la fin du manque, donc l'apaisement total, la totalité. La totalité. C'est vraiment ça que je voulais.

Donc pour moi être deux, être amoureux, c'était être. Ce n'est pas être deux, c'est être tout. C'est être enfin. C'est sortir de la coupure, de l'inquiétude, de l'angoisse. Souffler - au sens d'être soulagé - enfin de l'affrontement en face à face avec le dur métier de vivre. Créer un espace transitionnel ; c'est-à-dire un espace qui adoucit les rigueurs de la vie et qui permet de se nourrir suffisamment pour les affronter. Qu'est-ce que

j'appelle le dur métier de vivre ? Eh bien simplement entreprendre, s'organiser, tenir les projets, soutenir l'action et le désir, et puis surtout, plus profondément, encore autre chose : ne pas flancher devant la plus grande question : à quoi bon ? Qu'est-ce que je fous là ? Pourquoi est-ce que je suis au monde ? Or si quelqu'un m'aime et que j'aime quelqu'un, cette question s'adoucit.

Il faut dire que la sexualité soutient et attise tout ce mouvement de l'amour. La perspective d'une sexualité et d'une fête des corps dans leur totalité me tenaillait et peut-être plus encore que celles des promenades et des échanges intellectuels. Car dans la sexualité, se joue le plaisir suprême, sans doute un des plus grands, mais aussi une reconnaissance suprême : celle du corps, et du corps dans sa totalité. Avec ce jeune homme que je cherchais, nous nous reconnaîtrions aussi par le corps ; nous nous dirions : « tu me plais », « tu es beau », « tu es belle », « je te désire ». Ca me donnerait un degré d'union extraordinaire et un soulagement profond de la solitude. Peut-être parce que la solitude passe beaucoup par le corps. Etre un corps, c'est être exposé au regard de l'autre, aux coups peut-être, à la souffrance de la maladie, et ce n'est pas rien. Aristophane le dit merveilleusement quand il nous dit que ce que Zeus a trouvé pour fragiliser les hommes c'est la position verticale : parce que être debout, c'est être en équilibre et non plus rouler comme un astre. Etre debout demande un effort, et avancer encore plus. C'est avoir très peu de points d'appui. Et pouvoir tomber. C'est avoir un seul visage livré au regard d'autrui. Etre séparé aussi, coupé des autres. En ce sens, notre apparence peut être une plaie douloureuse et lorsque nous sommes dans les bras d'un autre, nous pansons cette plaie.

Tout à l'heure je disais que l'amour c'est la recherche de tout, et bien dans la sexualité, il est bien encore question d'une quête de la totalité, comme dans l'amour en général, puisque, plus que dans la natation, dans le basket ball, la randonnée pédestre ou même l'alpinisme, c'est le corps tout entier qui est concerné (sexe compris), et dans la sexualité le corps est exalté, dopé, et donc fortement soulagé de toute souffrance. Dans le contact sexuel, je cherche à sortir de moi, à être soulagé de moi. Je me dis souvent que la sexualité est une ruse de la vie pour nous faire sortir de nous-mêmes, pour nous humaniser : s'il n'y avait pas cette promesse du corps, peut-être ne prendrions nous jamais le risque de la rencontre (c'est-à-dire le risque d'être violemment renvoyé au manque, abandonné).

Donc pour revenir à mon histoire, à la fois le désir sexuel me poussait dans ma quête, et en même temps il me promettait une trêve plus grande encore dans l'apaisement du manque.

Au passage, j'ai envie de vous donner la version d'Aristophane, puisque depuis le début il nous sert de guide : lui, nous dit que la sexualité, c'est ce que Zeus a donné aux moitiés, pour qu'elles puissent de temps en temps se quitter après qu'elles se sont retrouvées. Dans son mythe, il présente les choses comme ça : au début elles s'enlaçaient quand elles se retrouvaient mais de manière asexuée, puisque les organes sexuels étaient disposées dans leur dos. Les moitiés s'enlaçaient alors plus étroitement, mais elles n'avaient plus aucune envie de se décoller. Elles s'enlaçaient de manière statique, figée. Quelque chose était bloqué dans ce que les philosophies orientales appellent la circulation de l'énergie. Elles dépérissaient, elles ne mangeaient plus et ne faisaient plus rien. Alors Zeus a fait mettre les organes sexuels devant et l'union a pu être

discontinue : la sexualité permet de faire de la provision d'union, elle donne une satiété qui permet de s'éloigner un moment et même qui rend actif : les deux êtres, nous dit Aristophane, grâce à l'union sexuelle trouvaient « la satiété dans leur rapport »⁷, ils se calmaient, et ils pouvaient alors se tourner vers l'action. L'amour, vraiment, ça requinque, et son effet est prolongé ! C'est une source.

J'en reviens à mon histoire. Je vous raconte la suite. Ici elle est heureuse car cet événement extraordinaire que j'attendais m'est arrivé, vers l'âge de 20 ans (quelle chance j'ai eue de ne pas avoir eu à attendre encore des années !) et je n'ai pas été déçue ! C'était bien, comme je l'avais pressenti, un événement formidable qui a tout changé. Donc il y a eu des promenades, des voyages et puis des promesses et puis un mariage pour nous donner une émotion forte à la hauteur de l'événement, pour faire date ou pour rendre plus solide encore un serment privé. Et voilà qu'avec ce jeune homme, j'avais l'impression que la vie commençait. Je courais vers lui tout le temps. Je ne mangeais plus parce que je n'avais faim que de lui (c'est comme l'a dit Aristophane). Je voulais tout lui raconter. Je voulais tout partager. Tout. Tout, c'était le mot. Je ne pensais qu'à lui, qu'aux lettres qu'il m'enverrait, qu'au coup de fil qu'il me passerait, qu'aux retrouvailles, qu'à nos unions. Nous voulions un unique domicile pour nous deux, nous voulions passer toutes nos vacances ensemble. Enfin j'étais arrivée quelque part, enfin j'habitais quelque part (l'endroit que nous nous étions choisi) et oui, ce que j'en attendais s'est produit, j'étais soulagée du manque. Nous étions

⁷ Platon, *op.cit.*, 191c, p.117.

si jeunes que les gens souvent ne devinaient pas que nous étions époux et ils pensaient que nous étions frères et sœurs. Aristophane avait raison, ce n'était pas un leurre. Je suis née à cette période. Jusque-là je n'étais qu'un petit bout d'être. Mais là j'aimais, j'étais aimée, donc j'étais. J'étais guérie comme le dit Aristophane par « cet amour, celui qui rassemble les parties de notre antique nature, celui qui de deux êtres tente de n'en faire qu'un seul pour ainsi guérir la nature humaine. »⁸ Je veux insister là-dessus : cette guérison a lieu, vraiment, dans et par l'amour.

Cette guérison avait lieu fondamentalement, mais à un autre niveau, plus factuel, elle connaissait des interruptions. Ce soulagement n'était pas continu. Il y avait des grains de sable dans le rouage. Il y avait des pannes dans le processus. Ça s'interrompait. Mince alors ! Ce n'était pas tout le temps tout le temps. Et chaque fois j'étais prise au dépourvu et affolée. Ce devait être que je m'étais trompé. Que je m'étais trompé de sentiment, que ce n'était pas vraiment de l'amour, et que je m'étais trompé de personne ce n'était pas la bonne moitié. Je le lui reprochais vertement, je l'accusais de ne pas me donner ce qu'il m'avait promis, j'étais très déçue par moments. Mais ces crises relançaient le processus, et parvenaient toujours à nous rapprocher. L'amour reprenait, avec le soulagement, le partage. Cet amour avait les reins assez solides, l'amour, et surtout le jeune homme qui me le donnait. Ou bien chercher à me combler donnait à ce jeune homme une assise et un but dans la vie. Je ne sais pas exactement. Mais je crois que cahin-caha, l'amour nous animait. Et moi j'y croyais, c'était toujours ce qui soulage du manque et quand le manque

⁸ Platon, *op.cit.*, 191d, p.117.

revient, alors c'est que l'amour n'est pas au rendez-vous. C'était le contrat tacite de départ : tu avais promis de me soulager du manque. Chaque fois que tu ne le fais pas, que tu te retires, que tu n'es pas là où je t'attends, chaque fois que ce n'est pas sur moi que tu comptes pour soulager ton manque, je te le reproche violemment. Tu ne tiens pas ta promesse. Tu ne tiens pas le cap de l'amour. Et nous reprenions le même projet. Et comme ça pendant 15 ans, avec au fur et à mesure une famille qui se construit, quatre enfants qui nous occupent presque autant que le travail professionnel et le travail de l'amour conjugal.

Or il y a cinq ans, j'ai 35 ans, nous étions mariés depuis 15 ans, il m'arrive à nouveau un événement extraordinaire. Un chambardement incroyable. Un nouveau branle-bas de combat. Voilà qu'un soir, mon mari me dit qu'il aime une autre femme et qu'il veut pouvoir aller la rejoindre au moins quelques jours par mois.

Je m'effondre, je suis renvoyée à ma solitude, à mon manque, surtout quand je sais qu'il est avec elle et que moi, il me laisse toute seule, parce qu'alors la douleur est presque intolérable. Je vis une cruelle incertitude. Je me sens exclue, déçue, je me sens terriblement seule, et destituée de mon pied d'estable avec mes privilèges. Je ne suis plus l'unique moitié d'une unique totalité. Je n'ai plus le droit de rien demander, je suis écartée de l'amour. Le manque me revient cruellement dans la figure comme si j'avais trop tiré sur un élastique.

Je m'effondre mais assez vite d'abord je survis. Et même bien plus que ça je nais à nouveau. C'est une nouvelle naissance pour moi. Bizarrement, je sens une force nouvelle. Je ne vous dis pas que j'ai

encaissé le coup sans difficulté, mais je voudrais là vous dire ce que, au-delà de la souffrance, j'ai pu observer en moi. Qui a rendu cette aventure plus passionnante que déchirante.

Je me rends compte d'abord que ce qui a lieu est indélébile et que si je tombe, je ne m'effondre pas, je suis retenue comme par un filet : j'ai connu cette tentative tout le temps remise sur le métier de construire à deux un lieu d'amour où le manque est apaisé. J'ai été choisie, accompagnée. Et si le passé tremble, vacille, ploie, il ne rompt pas. Cette assise que mon mari m'a donnée et que je crois, à ma manière, lui avoir donnée, est un fait qui se sent peut-être soudain d'autant mieux qu'il est fortement distendu. Mais ce que mon mari m'a donné, c'est pour toujours. Je ne reviens pas en arrière de l'amour. Quelquefois il faut une forme de « décision », dirait JL Marion, de vigilance pour m'en rendre compte, pour ne pas me laisser déborder par le ressentiment ou le découragement, mais chaque fois que je m'y applique, je me rends compte que ces 15 ans de vie conjugale sont indélébiles. Cela me fait penser aussi que l'adultère ne défait pas la vie conjugale, il la fait bifurquer, ou il en exprime quelque chose, une limite. Mais il ne peut la nier. Il ne l'annule pas.

J'ai trouvé une illustration extraordinaire de cette sagesse sur l'amour dans une pièce de Courteline (je suis désolée, je ne sais plus laquelle). Il s'agit d'un homme qui doit participer comme témoin à un procès. Or pendant ce procès, il est dit que l'accusé a été trouvé nu, dans un lit d'hôtel, avec une femme nue elle aussi. Or la femme est dans le public, et le témoin se rend compte que c'est sa femme. Or sa réaction est assez

inattendu, il se contente de dire : « eh bien ! Qu'est-ce que ça prouve ? » Au-delà du comique, j'ai été saisie en lisant cela par la profondeur de la remarque. Qu'est-ce que cela prouve, au fond, quant à ma propre relation avec mon conjoint, qu'il retrouve une autre femme que moi ? Cela prouve que je ne le comble pas, certes, mais cela, je pouvais bien le savoir *a priori* ! Si cela prouve quelque chose de plus spécifique sur notre relation, alors cette fois on ne peut pas le savoir *a priori*, il faut l'examiner de près, et au cas par cas. Mais une chose est sûre, et c'est ce que j'entendais dans cette réplique magnifique, je ne suis pas obligé(e) de l'interpréter comme tout le monde.

Pendant cette période, je fais une autre observation : peu à peu, je me rends compte que mon mari ne me manque pas tant que ça. Que je vis bien sans lui. Que je me limitais beaucoup lorsque nous vivions de manière traditionnellement conjugale. Je commence à faire du sport. Je ne suis plus tenue d'être exclusivement intellectuelle comme lui, pour lui plaire. Ca me donne un nouveau corps. Je recommence à sortir : je sors de ma maison, et dehors, eh bien, il y a des hommes, beaucoup d'hommes et j'ai le droit de les regarder maintenant puisque mon mari ne tient plus beaucoup à mon propre regard (j'avais constamment esquivé ce plaisir en moi). Je recommence à me sentir femme, et non plus seulement épouse, ou mère, et voilà, d'un certain point de vue, j'ai à nouveau 14 ans ; je suis à nouveau dans cette effervescence de la quête, de la séduction. Mais avec plus de plaisir et moins de quête, comme si la quête était un plaisir que je savourais déjà en soi si bien que sa satisfaction n'avait pas la même urgence qu'autrefois. Le plaisir étant

aussi d'être en désir. D'être animée par l'appétit. Parce que ma vie n'en dépend plus, parce qu'il y a quelque chose d'acquis, d'inscrit.

Ce qui se met à prendre le devant de la scène, en particulier, c'est que je me délecte de la différence sexuelle, il me semble quelle reprend tout son prestige à mes yeux. Je la redécouvre comme la grande fête de la vie, mais avec peut-être plus de liberté. Je connais à nouveau les plaisirs fous de la rencontre, même fugace, du badinage, des espérances légères ou l'émotion des engagements. L'amour est toujours aussi extraordinairement obstiné, même à 35 ans, mais avec peut-être moins d'angoisse, d'une manière moins métaphysique. Il est le grand cadeau de la vie. Je me rends compte que son renouvellement est une source d'énergie inépuisable, délicieuse, je me rends compte qu'il n'est pas trop tard pour en profiter. Je reprends l'amour mais à nouveau frais : je n'ai plus envie de vraiment sacrifier les plaisirs de la rencontre, de la nouveauté, de la légèreté, comme j'ai voulu le faire pendant 15 ans. Il me semble qu'une nouvelle forme d'amour est possible. Plurielle. Opportuniste. Un peu plus capricieuse. Et pourtant sérieuse, engageante et profonde. Je continue à aimer mon mari, mais j'accepte qu'il me quitte régulièrement. J'accepte aussi que depuis sa rencontre avec son amie, il ne m'ait plus jamais prise dans ses bras et qu'il n'ait plus voulu partager aucune intimité avec moi. Je trouve ça dommage, je trouve ça assez rigide, mais je reconnais que c'est pratique aussi et très clair. Que ça dégage de beaucoup de difficultés. L'amour peut être très chaste, spirituel. C'est une autre possibilité de l'amour, une autre vitesse de l'amour : l'amour de l'absent, l'amour platonique. C'est autre chose, mais c'est encore de l'amour. Nous sommes vraiment devenus frères et sœurs

comme le pensaient les gens quand nous avions 20 ans. Et même si nous sommes frères et sœurs, il reste que j'ai la joie et la chance d'avoir un lieu que je partage avec un homme, d'avoir une présence masculine dans ma maison⁹, et que mon espace est animé par cette sublime polarité qu'est la différence sexuelle. Et puis cette chasteté imposée m'autorise à me rendre compte que moi aussi j'ai envie de nouveauté et moi aussi je me mets à partir régulièrement. Je me rends compte alors qu'on peut aimer un mari qui a une maîtresse et je commence à penser qu'on peut aimer plusieurs hommes à la fois. Peut-être peut-on désormais se moquer de l'exclusivité, de la jalousie, de la construction d'un foyer, du mariage, du domicile conjugal. Tout cela me semble soudain enfermer, scléroser l'amour plutôt que le déployer. Dans un conjugal strict, il y a quelques chose qui rabougrit le corps et l'âme, quelque chose qui dépérit, qui s'affaisse. Qui pique du nez, qui se fane. Il y a dans le conjugal, et peut-être même dans l'exclusivité, quelque chose du joug. C'est un danger.

Je rencontre un homme que j'appelle dans mon livre¹⁰ Raphaël (en hommage à Carla Bruni que j'aime énormément pour la sensualité qui traverse ses chansons) et qui veut bien mener avec moi une aventure régulière et espacée. Je n'ai plus envie de vivre avec la personne que j'aime. Je goûte d'être soulagée du quotidien, de vivre l'amour comme des vacances, c'est-à-dire dans une grande disponibilité à l'autre et à la relation. De vivre l'amour sans foyer, sans domicile fixe, sans famille ni belle-famille (encore pire), sans enfants. Non pas seulement pour être

⁹ Un ami qui vit seul m'a confié un jour que le plus difficile dans cette solitude c'était de vivre sans une présence féminine dans sa maison.

¹⁰ *L'amour conjugué*, éd. Lamartinière. Paris, 2004.

simplement léger (d'ailleurs l'amour n'est jamais simplement léger), mais justement pour être plus profondément l'un avec l'autre, sans être interrompu sans cesse par les nécessités du ménage. L'amour les yeux dans les yeux, comme le décrivait Aristophane des deux moitiés qui s'enlacent quand elles se sont trouvées.

Il faut dire que ce qui est devenue pour moi vraiment une aspiration profonde, ce qui est devenu, on pourrait dire, érotique, ce qui me fait rêver, me rend amoureuse, ce n'est plus seulement de soulager le manque par la présence ou par des activités, c'est de parler intimement de ce manque et de partager ce travail même de l'habiter, de le supporter et d'en faire quelque chose, une vie. Ce qui peu à peu est devenu pour moi important dans l'amour, c'est d'échanger intimement et précisément sur le vécu du manque. A la fois pour faire évoluer cette douleur en une ressource, et en même temps parce qu'il me semble que rien ne peut plus rapprocher deux personnes que cet échange-là. C'est pourquoi j'aime l'amour les yeux dans les yeux, la parole dans la parole, le verbe dans le verbe, et cela est devenu pour moi le grand sens de l'amour, et cela un peu loin du quotidien, car c'est justement dans une niche un peu éloignée de la vie pratique que cet amour-là s'épanouit bien. J'aime aussi beaucoup qu'avec Raphaël nous ne nions pas, comme je l'ai nié pendant 15 ans avec mon mari, jusqu'à ce que ça nous saute à la figure, que le désir amoureux est volage, qu'il se nourrit aussi de traîner un peu ailleurs et ne pas se refermer sur une seule personne. Plutôt que de devoir réfréner *a priori* cette dimension indéterminée du désir, j'aime qu'avec Raphaël nous remettions cent fois sur le métier la question de ce

caractère volage du désir, pour essayer de parvenir à un dosage optimal de sécurité et de liberté, de fidélité à soi et de respect de l'autre.

Je ferais donc bien volontiers un éloge de la vie conjugale, qui permet des entreprises grandioses et louables, héroïques mêmes : partager le quotidien, donner la sécurité d'une présence, un foyer, un compagnonnage, une présence fiable, une coopération en cas de besoin, une durée qui donne de l'unité à la vie, une assise aussi pour l'éducation des enfants (et tout cela est extrêmement précieux), mais je ferais volontiers aussi volontiers l'éloge de l'adultère, justement parce qu'il est dégagé de tout cela, et qu'il peut donner à l'amour la légèreté et la profondeur qu'il est difficile d'atteindre dans la vie conjugale.

Je trouve un autre avantage à l'adultère, c'est l'acceptation que cela permet. Il me semble que depuis que mon mari et moi vivons ensemble mais séparés, je peux beaucoup mieux l'accepter tel qu'il est et le respecter, puisque ce qu'il ne peut me donner, je peux aller le chercher ailleurs. Il en ressort une grande liberté, une forme d'apaisement. Autrement dit, j'ai le beurre et l'argent du beurre. Je peux l'accepter, mais pour autant je ne suis pas obligée de me résigner à ce que les besoins qu'il ne comble pas restent à l'abandon.

Vous voyez, il me semble que pour réinventer l'amour, nous pourrions travailler vraiment à quitter le licou de la jalousie et de l'exclusivité. Je ne dis pas de faire n'importe quoi n'importe comment, c'est-à-dire sans respect les uns pour les autres, je ne dis pas vagabonder tous azimuts sans jamais rien construire (en tout cas cela pour moi ne serait pas un mode exaltant ni prometteur de l'amour), mais je dis qu'il y

a besoin de réexaminer le présupposé selon lequel une relation adultère détruit la relation conjugale et qu'elles sont antagonistes. Ces relations peuvent tout aussi bien être complémentaires. Car ce qui est douloureux en amour, c'est le choc de deux névroses. Lors de la rencontre, il y a une légèreté, une joie, une euphorie et une nouveauté aussi, qui font qu'on donne le meilleur de soi-même. Au fil des jours et des expériences, les personnes qui se sont rencontrées doivent s'affronter à des résistances qui font flancher la légèreté et font entrer l'amour dans un travail qui requiert énormément de vertus, de patience, de force et des formes de générosité et d'abnégation qui constituent aussi l'amour, mais qui en font une lourde tâche. Ce qui est très épineux dans l'amour, c'est lorsqu'on en arrive aux résistances essentielles, aux souffrances anciennes non résolues, à un noyau dur, à une structure de l'autre qui empêche l'intimité. A des réactions qui ne bougent pas, qui se répètent. Alors là, il y a vraiment un choix à faire sur la manière de continuer : tenir le coup, parce qu'on espère encore, ou parce qu'on reste très attaché, ou quitter la personne parce que les névroses gâchent tout. Or moi je dis, qu'ici l'adultère pourrait être une manière de tenir le coup : aller se ressourcer ailleurs, se replonger souvent dans la légèreté de la rencontre et l'intensité vraie de la séduction, pour mieux tenir à l'intérieur du couple, pour continuer cette route commune.

Et je voudrais faire aussi un éloge de la rencontre, du badinage, des relations fugaces. Lorsque j'ai recommencé à sortir de ma maison, comme je vous l'ai raconté, je me suis rendue compte qu'en étant une épouse fidèle, exclusive, centrée sur mon mari, j'avais éteint en moi un feu, celui de l'érotisme. Le mariage impose une monogamie vraiment

trop stricte. Et quand j'en ai été délivrée, j'ai senti en moi un feu nouveau et je me disais parfois même : mais qu'est-ce que je vais en faire de ce feu ? Et j'avais même quelquefois l'impression que ce feu, que ce désir, m'encombrait, et j'étais déroutée aussi de constater sa puissance. Mais quelquefois aussi il me délaissait et là, je comprenais aussi qu'il était très fragile (je me demande d'ailleurs souvent si la pornographie de rue n'est pas une ruse sociale pour essayer de favoriser en nous une flamme qui s'éteint très facilement. On croit que la sexualité nous a envahis parce qu'elle est placardée sur les murs des maisons de la presse, ou parce que la pornographie est quelquefois diffusée sur certaines chaînes de télévision. Mais je crois qu'elle nous délaisse tout autant et que l'art de la sexualité n'est pas encore vraiment répandu). Bizarrement un feu très puissant et très fragile. Mais ce que je constatais, c'est que le désir érotique est bien plus douloureux à perdre qu'à conserver, même quand il n'est pas satisfait. Car lorsqu'il nous quitte, nous ne sommes pas autant vivants. Il est un creuset d'énergie, de joie, d'aisance de vie, de solidité qui n'a pas d'équivalent. Et là je retrouve l'idée de JL Marion : et si, au lieu de vouloir toujours contenir ce feu, sous prétexte que nous nous sommes engagés dans une relation, nous décidions plutôt de le cultiver, de l'entretenir. Et je rejoins JL Marion, sans pour autant lui emboîter le pas, car, lui, est pour la fidélité exclusive : pour aller vers cette culture de l'amour, il faut une forme de décision, d'application, de consentement. Ce feu, il ne suffit pas de le subir car il peut s'éteindre. C'est pourquoi je chante les louanges de la rencontres, du badinages, de la séduction, je n'aimerais plus, sous prétexte que je suis engagée dans une relation d'amour forte, devoir me fermer à toute rencontre, même fugace, et ne

plus avoir le droit de me demander à chaque rencontre quels sont les possibles que je veux en actualiser. Et je n'aimerais pas exiger ça de l'autre. Je trouve qu'il y va de l'amour de badiner, de séduire, et de se rencontrer. De se croiser. J'y vois autant de célébration de l'amour. De plus, dans la séduction, il n'y a pas que de la tromperie ou de l'illusion. Il y a dans des rencontres fugaces une expérience de soi qui va dans le sens de l'idéal de soi (ce que j'ai de meilleur et que je mets en avant), et quelquefois une sincérité qui permet d'aller beaucoup plus loin dans la présentation mutuelle qu'une relation longue qui peine à force de se heurter à des obstacles très importants. Je remercie donc volontiers les hommes qui offrent gratuitement dans la rue ou ailleurs des compliments aux femmes. J'admire les hommes qui savent le faire, car il y faut beaucoup de courage, et parce que, s'ils parviennent à le faire de manière légère et élégante, ils cultivent en nous tous un feu dont nous avons tous besoin. La seule chose qui gêne dans la séduction, c'est la tromperie outrée (ex. Dom Juan). Mais je trouve que si le coût qu'il faut payer pour connaître une relation amoureuse durable est qu'on n'a plus le droit à la fête de la rencontre, c'est très cher payé, et je ne vois pas pourquoi il faudrait s'imposer un tel sacrifice. La séduction, c'est aussi une manière de faire de la place à l'amour. Donc j'en reviens à notre ami Aristophane :

A mon avis en effet, les êtres humains ne se rendent absolument pas compte du pouvoir d'Eros, car s'ils avaient vraiment conscience de l'importance de ce pouvoir, ils lui auraient élevé les temples les plus importants, dressé des autels, et offert les sacrifices les plus somptueux ; ce ne serait pas comme aujourd'hui où aucun de ces hommages ne lui est rendu, alors que rien ne s'imposera davantage. Parmi les dieux en effet, nul n'est mieux disposé à l'égard des êtres humains : il vient à leur secours, il est leur médecin, les guérissant de maux dont la guérison constitue le bonheur le plus grand pour le genre humain.¹¹

On devrait changer les monuments, les jours fériés.

¹¹ Platon, *op.cit.*, 189cd, p.114.

Pour conclure, réinventer l'amour alors ? en multipliant les modèles, en faisant circuler aussi librement les arrangements et en partageant les expériences. Souvent la culpabilité vient de ce que le témoignage ne circule pas, que les partages sont insuffisants. Lorsque mon mari m'a « quittée », ce qui m'a soutenue beaucoup, c'est la lecture de quelques cas dans des ouvrages sur le couple, ou ici ou là, des récits d'époux qui avaient choisi de vivre autrement. Sans doute par manque de confiance en moi je ne parvenais pas à construire quelque chose pour moi de toute pièce, mais j'avais besoin aussi de me sentir moins seule, de ne pas me dire que j'étais complètement folle de concevoir une autre formule de partage conjugal. On gagnera à élargir le champ des modèles. Il y a des arrangements traditionnels qui ont sclérosé l'amour. Il y a des arrangements atypiques qui comportent aussi beaucoup d'amour. (Il y a le contraire aussi.)

Mais ce qu'il me semble, tout de même, c'est que l'amour gagnera à se dégager de l'exclusivité conçue comme sa condition essentielle, et qu'il gagnera beaucoup à ce que les individus sachent mieux ce qu'ils veulent et puissent renégocier leur relation. La durée d'une relation n'est peut-être possible que si elle peut être travaillée et quelquefois même renégociée. J'en vois confirmation dans ce que m'en a dit ma fille aînée récemment (elle a 15 ans) : les couples qui marchent sont ceux qui attendent la même chose de l'amour. Autrement dit, l'avenir est aux hommes et aux femmes qui peuvent savoir un peu clairement ce qu'ils attendent de l'amour et accepter de le dire à l'autre. L'avenir de l'amour est dans la conscience de soi et la communication.

Comme vous avez été très sage, je vous offre en bis, un texte de Françoise Dolto que je trouve formidable. Il s'agit d'un dialogue où elle parle d'elle. Dans ce passage, elle aborde le fait que son mari avait des maîtresses :

F.D. Je n'ai jamais été jalouse.

Interlocuteur. L'affect, ce n'est pas votre dimension, vraiment pas ! Je crois que vous êtes même la personne la plus extraordinairement sans affect que j'ai jamais rencontrée !

FD. Sans affect ? C'est drôle, ça !

I. Je veux dire sans pathos psychologique.

FD. Peut-être... Mais c'est monstrueux ce que vous dites là !

I. Ecoutez, nous ne vous querellez pas, vous n'êtes pas jalouse : où est votre affect ?

FD. En fait, quand il essayait de me rendre jalouse, ça me faisait du chagrin, mais je me disait : « Je ne lui suffis pas ; ce n'est pas étonnant, c'est un homme tellement complet, tellement riche qu'une seule femme comme moi ne lui suffit pas. Heureusement qu'il y en a d'autres ! Il est capable d'en rendre plusieurs heureuses. Moi, je n'ai rien de moins à ce qu'il en aime une autre. » Ce qui était vrai. Parfois, il me disait : « Ce soir, je ne rentre pas... Tu ne me demandes pas où je vais ? – Je pense que tu vas où tu dois aller. Je ne crois pas que ça regarde toujours l'épouse de savoir où va son époux. Tu restes libre. Moi, je suis sûre de toi : je t'aime, tu m'aimes. Tu fais ce que tu as à faire. Le jour que tu penseras que tu as à me le dire, tu me le diras. Pourquoi me dis-tu que je ne te demande pas où tu vas ? Il faut que je te le demande ? Eh ! bien, je te le demande : où vas-tu ? – Et si j'allais voir une femme ? – Ça ne m'étonnerait pas, parce que tous les hommes trompent leur femme. Je ne vois pas pourquoi je ne serais pas comme une autre. Je suis peut-être trompée par toi. D'ailleurs, est-ce que c'est tromper ? Et tromper, ça veut dire quoi ? Tu ne m'as pas dit que tu serais fidèle. Ça n'empêche que tu pourrais être fidèle à une autre personne. – Et toi ? – Moi, c'est différent ! Moi, je t'ai choisi, toi. Je t'ai dit : c'est toi ou personne, définitivement. »¹²

¹² Je suis fatiguée de recopier ce texte, mais je vous recommande de lire les quelques pages qui suivent : elles sont formidables ! Françoise Dolto, *Autoportrait d'une psychanalyste*, coll. « Points Actuels », Seuil, 1989. p. 219sq.